



Les surprises du sexe

Philippe Hellebois

Le titre « Perspectives actuelles sur la différence sexuelle » rappelle un passage truculent du Séminaire ...ou pire de Lacan :

Pour que quelque chose ait du sens, dans l'état actuel des pensées, c'est triste à dire, mais il faut que ça se pose comme normal. C'est bien pour ça qu'André Gide voulait que l'homosexualité fût normale. Et, comme vous pouvez peut-être en avoir des échos, dans ce sens il y a foule. En moins de deux, ça, ça va tomber sous la cloche du normal, à tel point qu'on aura de nouveaux clients en psychanalyse qui viendront nous dire – *Je viens vous trouver parce que je ne pédale pas normalement*. Ça va devenir un embouteillage.

L'analyse est partie de là. Si la notion de normal n'avait pas pris pareille extension à la suite des accidents de l'histoire, l'analyse n'aurait jamais vu le jour. [...] Il n'y a pas de trace du mot *norme* nulle part dans le discours antique. C'est nous qui avons inventé ça, et naturellement en allant chercher un nom grec rarissime.¹

Avant Foucault et son texte « L'extension sociale de la norme² » datant de 1976, Lacan caractérise le monde contemporain comme un monde normalisé dans lequel la norme comme telle a pris le pas sur la loi, à l'inverse du discours prévalant dans la Grèce antique.

Les normes

Ce passage permet plusieurs remarques. La loi n'est pas la norme, même s'il s'agit de deux procédés de régulation. Dans ses premières attestations, la loi s'applique entre les hommes et Dieu dont elle exprime la volonté – pensons à Moïse. Cela évoque un certain réel pour peu que l'on admette que Dieu est l'invention maladroite que les êtres parlants ont fomentée pour désigner le réel, ou ne pas le voir. Il y a deux dieux, le dieu des philosophes et celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Le dieu des philosophes, c'est un grand Autre, un grand A compact auquel il ne manque rien. Le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est au contraire parfois féroce, et

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 71-72.

2. Ce texte insistait sur la résorption de la loi dans la norme comme caractéristique de la société moderne : « Nous devenons une société essentiellement articulée sur la norme » ; « La norme devient le critère de partage des individus » ; « Plutôt que d'une succession religion-médecine, je verrai plutôt une succession droit-norme » (Foucault M., *Dits et écrits 1954-1988*, t. III, 1976-1979, Paris, Gallimard, 1994, p. 75-76). Pour un commentaire plus précis de cette problématique chez Foucault, voir Pfauwadel A., *Lacan versus Foucault. La psychanalyse à l'envers des normes*, Paris, Cerf, 2022.

veut quelque chose qu'il n'a pas déjà³. On pourrait risquer que la loi concerne le rapport au dieu d'Abraham et la norme le rapport au dieu des philosophes. Autrement dit, la loi concerne le rapport à l'Autre sous les trois espèces du symbolique, de l'imaginaire et du réel. La norme se contentant plutôt du symbolique et de l'imaginaire.

Le père du complexe d'Œdipe a plutôt affaire avec le dieu d'Abraham, puisqu'il répond au réel maternel en le transformant en désir auquel il donne une signification *ab ovo* ; on parle de loi œdipienne et non pas de norme œdipienne, même si l'usage de l'un ou de l'autre terme devient de plus en plus flottant, car la pression de la norme se fait de plus en plus forte.

La norme renvoie à tout autre chose qu'à Dieu et aux confins du réel et de l'éthique, elle renvoie à la technique et à la mesure. En latin, *norma*, l'équerre, renvoie au *gnomon* grec qui désigne l'aiguille du cadran solaire. C'est une tige faisant ombre portée et qui marque les points de la marque du soleil. La « cloche du normal » dont parle Lacan renvoie à la statistique qui a la tâche de gérer non pas l'intime, mais la masse des individus, raison pour laquelle elle constitue une technique prisée en nos temps démocratiques où chacun compte pour Un indifférencié. La seule qualité qu'il nous reste est d'être marqué du Un et, à ce titre, de ne plus valoir que comme quantité. L'homme d'aujourd'hui est celui que Robert Musil a désigné comme *L'Homme sans qualités*. Le normal devient alors la moyenne qui se trace par une courbe en cloche, dite courbe de Gauss. Est normal ce qui s'en rapproche, anormal ce qui s'en éloigne. Comme le fait remarquer Jacques-Alain Miller, cela peut conduire à dire que « le crime est normal⁴ ». Il y a donc une régularité du crime. Ce qui est anormal, c'est quand il y a un peu trop de crimes, voire quand il n'y en a pas assez. Nous sommes à des années lumières du raisonnement grec, d'où vient notre Œdipe, où la Loi exclut le crime.

Ce règne de la norme touche à une certaine dictature, parce qu'elle est sans extérieur. Si l'on peut se rebeller contre la Loi, fut-ce au prix de la folie, contre la moyenne, c'est beaucoup plus compliqué : « La loi garde toujours son ancrage dans un grand Autre. C'est la loi divine, la loi de l'État, qui à un moment s'impose d'au-dessus, de l'extérieur. Alors que la moyenne – c'est beaucoup plus doux, c'est invisible⁵ ». La statistique est même la discipline par laquelle une société peut se contrôler elle-même, note J.-A. Miller. Il se dégage de tout ceci un homme moyen qui a l'immense mérite de ne pas exister. C'est une fiction, même au sens médical le plus prosaïque. Canguilhem, citant Claude Bernard, fait remarquer ceci, qui est un peu trivial : « l'analyse de l'urine moyenne des 24 heures est "l'analyse d'une urine qui n'existe pas"⁶ ».

Lacan apportait une ironie roborative dans un entretien donné à un journal italien en 1974 :

[Cet] homme moyen [...] n'existe pas. Ce n'est qu'une fiction statistique. Il existe des individus, c'est tout. Quand j'entends parler d'homme de la rue, [...] de phénomènes de masse [...], je pense à tous les patients que j'ai vu passer sur le divan en quarante années d'écoute. Aucun, en quelque mesure, n'est semblable à l'autre, aucun n'a les mêmes phobies, les mêmes angoisses, la

3. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, *La Logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil/Le Champ freudien, 2023, p. 150-153.

4. Miller J.-A., « L'ère de l'homme sans qualités », *La Cause freudienne*, n° 57, juin 2004, p. 84, [disponible sur Cairn](#).

5. *Ibid.*, p. 85.

6. Canguilhem G., *Le Normal et le pathologique*, Paris, PUF, 2020, p. 128, citant C. Bernard : « Le sublime du genre a été imaginé par un physiologiste qui, ayant pris de l'urine dans un urinoir de la gare d'un chemin de fer [...] crut pouvoir donner ainsi l'analyse de l'urine *moyenne* européenne ».

même façon de raconter, la même peur de ne pas comprendre. L'homme moyen, qui est-ce ? Moi, vous, mon concierge, le président de la République ?⁷

L'ironie de Lacan est sarcastique, mais jamais morbide ou décliniste, elle serait même plutôt optimiste. Dans le même entretien il répondait à la question angoissante contemporaine :

Et si tout sautait ? [...] Je ne suis pas pessimiste. Il n'arrivera rien. Pour la simple raison que l'homme est un bon à rien, même pas capable de se détruire lui-même. Personnellement, je trouverais merveilleux un fléau total produit pour l'homme. Ce serait la preuve qu'il est arrivé à faire quelque chose avec ses mains, sa tête, sans interventions divine, naturelle ou autres. [...] La science traverse heureusement sa crise de responsabilité, tout rentrera dans l'ordre des choses, comme on dit. Je l'ai annoncé : le réel prendra toujours l'avantage, comme toujours. Et nous serons, comme toujours, foutus.⁸

C'est un passage qui est peu relevé, même en nos temps d'angoisse, voire de trouille verte. Le réel jouera toujours avec nos pieds, nous prendra toujours de vitesse, c'est l'imprévu qui implique que l'on ne sait ce qui se passera.

Gide

Lacan s'amuse aussi à conjoindre un mode de jouir resté longtemps transgressif au sens de la loi avec la norme quand il évoque le *pédaler normalement*. Si le mot *pédaler* a la signification de renoncement quand on lâche les pédales, de perdre la tête quand on perd les pédales, il désigne d'abord et surtout l'homosexualité masculine. C'était un langage vert qui bientôt n'aura peut-être plus cours si le *wokisme* occupe tout le champ du discours. Lacan l'utilise ici d'autant plus volontiers qu'il évoque Gide. En évoquant la pédale plus ou moins douce, Lacan pointe aussi la dépathologisation ambiante. Il fut un temps pas si lointain où l'homosexualité était considérée comme un symptôme réversible, curable. Aujourd'hui, bien sûr, nous n'en sommes plus là, nous serions plutôt en un temps de multiplication des normes correspondant à chaque mode de jouir. La norme, avec un grand N, n'existe pas parce que les normes se disent au pluriel, chacune en valant une autre. N'est-ce pas d'ailleurs le sens de l'acronyme en augmentation permanente LGBTQIA+ ? Éric Marty, dans son livre *Le Sexe des Modernes*, faisait remarquer que Foucault allait très loin dans ce sens, puisqu'il parlait de norme comme positivité contingente, réversible et souple, au service de la prolifération des sexualités perverses. Avec Foucault, on en arrive à une juxtaposition des modes de jouir pervers dont chacun a sa norme. É. Marty dit d'ailleurs qu'à la fin de sa vie, Foucault devenait un néolibéral américain. Ce qui est surprenant, c'est que Foucault en arrive là alors qu'on le croyait prince de la transgression. Il a donc remplacé la transgression qui vise la loi par la culture des normes alternatives, lesquelles deviennent la règle. Le prince de la transgression devenu le zélateur de la norme...

La norme a beau se fragmenter *ad infinitum*, se particulariser tant et plus, jusqu'à rêver de rejoindre la singularité, le problème qu'elle génère reste entier. En effet, la norme, en tant qu'entité signifiante, reste bête parce qu'elle ne peut dire le réel. En ce sens, la norme ne peut jamais être singulière. Le « signifiant est bête⁹ », disait Lacan. Il est donc impossible de pédaler

7. Lacan J., « Entretien au magazine *Panorama* », *La Cause du désir*, n° 88, octobre 2014, p. 172, [disponible sur Cairn](#).

8. *Ibid.*, p. 171.

9. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 24.

normalement, ce qui à l'ère du règne de la norme ne fait qu'entretenir le malaise et ouvre par conséquent un boulevard à la psychanalyse. Quand il n'y a plus d'Autre qui impose sa loi, il n'y a plus personne à qui s'en prendre pour voiler son malaise. La norme est la régulation du temps de l'Autre qui n'existe pas.

Que vient faire Gide dans cette affaire ? Bien que Gide prétende le contraire, Lacan considère qu'il ne pédale vraiment pas normalement. Et pour cause, précise-t-il, il « ne faut pas croire qu'il était un homo ¹⁰ ». Il faut être Lacan pour dire cela, et il n'y a du reste que lui à l'avoir dit. En effet, Gide était avant tout le fils de sa mère, mais aussi le mari de sa femme Madeleine qu'il aimait d'un amour unique. C'était un mariage blanc mais il en jouissait sans mesure. Comment ? À la façon d'un uraniste, disait-il, c'est-à-dire d'un pédophile, ce qui veut dire qu'il ne la touchait jamais mais jouissait d'elle d'une façon singulière par les lettres qu'il lui envoyait lors de chacune de ses fréquentes virées – Gide disait : « j'ai passé ma vie en valise ». C'était la première lectrice de ce qu'il écrivait, la jouissance des petits garçons étant résiduelle, défensive et surtout imaginaire – c'était de la masturbation aidée, mutuelle. Comme il ne pouvait pas assumer le désir féminin dont il fut l'objet dans la scène de séduction de son enfance, il désira le petit garçon qu'il fut dans les bras de sa tante. On repère bien l'axe imaginaire *a-a'*. Pour éviter le grand A qui porte jupons, pour le satisfaire, pour lui plaire, il trouve une femme qui veut une chose, qu'il l'aime et lui écrive. Lacan fait de Gide un personnage couvert autant de femmes que de livres, mais en aucun cas un digne représentant de la confrérie homosexuelle. Les femmes lui incisèrent son écharde dans la chair, et les petits garçons y mirent un baume apaisant. Cela amena Gide, qui n'aimait rien tant qu'écrire sur son cas – c'est le premier grand témoin de lui-même avant bien d'autres –, à écrire un livre, *Corydon*, qu'il croyait militant pour la cause homosexuelle.

Corydon

Corydon est un livre de Gide qu'on ne lit pas ou qu'on ne lit plus – l'a-t-on d'ailleurs jamais lu ? C'est une pièce atypique dans l'œuvre gidienne, à la fois par sa forme, très éloignée du *Journal* – quatre dialogues socratiques entre un médecin nommé Corydon, en référence au personnage de Virgile amoureux du bel Alexis, et un honnête homme, figure de la *vox populi*, son contradicteur –, et aussi par sa visée, la défense de l'homosexualité.

Que cherchait Gide en écrivant et publiant *Corydon* ? Donner à l'homosexualité et à ses diverses formes – la pédérastie qu'il appelait aussi uranisme, la sodomie ou encore l'inversion – droit de cité à côté de l'hétérosexualité. Gide s'emploie à démontrer qu'elle n'est pas une maladie et donc qu'elle est normale. Prenant appui sur son propre cas comme toujours, il veut parler au nom des pédérastes normaux :

l'homosexualité, tout de même que l'hétérosexualité, a ses dégénérés, ses viciés et ses malades ; j'ai comme médecin, relevé à la suite de beaucoup de confrères, maints cas pénibles, désolants ou douteux ; j'en ferai grâce à mes lecteurs ; encore une fois mon livre traitera de l'uranisme bien portant ou [...] de la pédérastie normale. ¹¹

10. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, op. cit., p. 71.

11. Gide A., *Corydon*, in *Œuvres complètes*, vol. II, *Romans et récits*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 2009, p. 74.

Ce faisant, Gide avait l'idée de faire du freudisme, voire de précéder Freud. Il s'y était intéressé dès 1921, avait pensé entrer en contact avec lui par Dorothy Bussy, la sœur de James Strachey, le traducteur de Freud en anglais, et espéré surtout que celui-ci préfaçât la traduction allemande de son *Corydon*¹². Si la préface se fait toujours attendre, il semble néanmoins que ce fut Gide qui convainquit Gallimard de publier la traduction française des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* auxquels il fait ici allusion¹³.

Lacan ne contesta pas cette idée qu'avait Gide de faire du freudisme sans le savoir – s'apercevoir de l'existence de l'inconscient n'est après tout pas si extraordinaire pour un écrivain – mais précisa plutôt sur quel point. Celui-ci avait selon Lacan une véritable intuition faisant de son *Corydon* « [“]plus qu'un tract”, mais un étonnant aperçu de la théorie de la libido¹⁴ ».

S'appuyant sur l'éthologie animale, il voulait fonder une nouvelle théorie de l'amour selon laquelle l'homosexualité n'est pas contre nature mais seulement contre coutume. Il écrit : « Je prétends, moi, que ce fameux “instinct sexuel” n'existe pas qui précipite irrésistiblement un sexe vers l'autre » ou, mieux encore, ce « n'est pas la fécondation que cherche l'animal, c'est simplement la volupté. Il cherche la volupté – et trouve la fécondation par raccroc¹⁵ ». La volupté se trouve tellement peu dans la copulation que celle-ci dans de nombreuses espèces laisse la plupart des mâles sur le carreau. Que font-ils sinon jouer entre eux¹⁶ ?

Déjà contestable chez l'animal mais dépendant de conditions précises telles l'odorat, les menstruations, etc., l'instinct sexuel chez l'homme où rien de tout cela n'existe, tourne alors au jeu¹⁷. La démonstration freudienne de Gide s'achevait par cette assertion :

Je prétends que, dans la plupart des cas, l'appétit qui se réveille en l'adolescent n'est pas d'une bien précise exigence ; que la volupté lui sourit, de quelque sexe que soit la créature qui la dispense, et qu'il est redevable de ses mœurs plutôt à la leçon du dehors, qu'à la décision du désir ; ou, si vous préférez, je dis qu'il est rare que le désir se précise de lui-même et sans l'appui de l'expérience.¹⁸

12. « J'achève la lecture (dans la *Revue de Genève*) d'un troisième article de Freud sur “l'Origine et le développement de la psychanalyse” – (je n'ai pu me procurer les deux premiers) [...]. C'est décidément très sérieux. À vrai dire il ne me dit rien (Freud) que je n'aie déjà pensé ; mais il met au net une série de pensées qui restaient en moi à l'état flottant – disons “larvaire”. [...] Il faut absolument que j'entre en relations avec Freud. Votre frère le connaît n'est-ce pas, et ne me refusera pas de m'introduire auprès de lui ? [...] Je rêve déjà une préface de lui à une traduction allemande de *Corydon*, qui pourrait bien peut-être précéder la publication française. [...] Cette préface de Freud pourrait souligner l'utilité et l'opportunité du livre ». Lettre de Gide à Dorothy Bussy du 16 avril 1921, citée par Goulet, p. 1174-1175. Gide A., *op. cit.*, p. 1174-1175.

13. Nemer M., *Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard, 2006, p. 76. La réponse de Strachey a disparu, celle de Freud aussi et la lettre de Gide à Freud ne serait pas consultable ! Voir aussi sur cette question Roudinesco E., *Histoire de la psychanalyse en France*, t. II, 1925-1985, Paris, Seuil, 1986, p. 99-109.

14. Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 763.

15. Gide A., *Corydon*, *op. cit.*, p. 84.

16. Le 14 juillet 1930, il se distrait d'un voyage en train en notant dans son *Journal* : « Melville parle (*Moby Dick* : chap. 87 ou 88 suivant les éditions) des “collèges” de jeunes cachalots femelles, présidés par un mâle unique, sultan maître de ce harem, qui en défend l'approche aux autres mâles. Les “collèges” de jeunes mâles sont, dit-il, plus importants (*larger*) que les collèges des femelles. Turbulents et comparables, dit-il, aux bandes indisciplinées des collégiens de Yale ou de Harvard. Ces mâles plus nombreux que les femelles dont un seul va s'approprier et monopoliser les femmes par troupes, ces mâles exclus et qui n'auront pas accès au gynécée, que font-ils ? Que deviendront-ils ? Cette question si simple, se peut-il que je sois le premier à la poser ? Se peut-il que je sois le seul ? Se peut-il qu'on y réponde par des rires ; ou pas du tout ? » (Gide A., *Journal 1926-1950*, vol. II, p. 215).

17. Gide A., *Corydon*, *op. cit.*, p. 112.

18. *Ibid.*, p. 125.

En cherchant à prouver que l'homosexualité était aussi normale que sa consœur hétérosexuelle, soit, selon ses termes, aussi naturelle, Gide livre un point de vue intéressant. La norme n'est qu'un semblant, une coutume masquant le naturel ; ce qui est premier, vraiment naturel donc, est la jouissance qu'il nomme volupté ; celle-ci n'a en elle aucune autre finalité que sa satisfaction ; le désir qui en émane est erratique, sans loi, dans ses mots, indécis ; la volupté n'est pas la sexualité, la première est naturelle, la seconde culturelle. La jouissance *est*, c'est-à-dire existe, au contraire de l'instinct sexuel qui n'est finalement qu'un mirage.

Les choses ont évidemment beaucoup changé depuis les années 1920, notamment sous l'influence de l'homosexualité masculine et de textes comme *Corydon*. La norme œdipienne n'en est plus une, mais ce que Lacan a appelé une *père-version*, le trait d'union étant là pour souligner que l'Œdipe est une perversion comme une autre¹⁹.

Il n'y a plus de mode de vie normal mais seulement des modes de vie possibles, c'est-à-dire des façons de se débrouiller le mieux possible avec la jouissance. Homo et hétérosexualité sont sur le même pied, deux sexualités différentes qui constituent chacune une réponse au réel de la jouissance. De la jouissance, Gide en avait un mode singulier, insatiable, touchant à l'infini, en un mot quasi féminin comme en témoigne *Si le grain ne meurt*. Elle lui resta pour cette raison toujours un peu *unheimlich*.

Surprise, énigme

J'ai parlé des surprises du sexe, mais j'aurais pu tout aussi bien, voire mieux, dire « les énigmes du sexe ». En effet, le sexe fait énigme parce que nous ne pouvons dire les formules du rapport homme-femme, voire homme-homme et femme-femme, puisque la jouissance reste toujours singulière. On ne peut donc pas écrire de formule programmatique. « La surprise est [...] une forme atténuée de l'énigme²⁰ », note J.-A. Miller. Elle se produit dans le refoulement : on est surpris par le retour de quelque chose que l'on connaît déjà, lorsque l'on se reconnaît là où on ne s'attendait pas à se trouver. En revanche, on est sidéré par l'irruption de ce pour quoi on n'a pas de mot. C'est la différence entre la surprise, du côté de la névrose, et l'énigme, du côté de la psychose, dit J.-A. Miller. L'énigme est l'évidence du non rapport entre signifiant et signifié. Sur ce point comme sur d'autres, c'est évidemment le sujet psychotique qui a raison, de témoigner de la structure, laquelle dit qu'il y a toujours quelque chose qui échappe au signifiant. « Il n'y a pas d'univers du discours », dit Lacan. Le réel de la jouissance fait qu'il n'y a de rapport nulle part, parce que toujours la jouissance vient perturber la chose. Il n'y a donc pas de rapport ni entre homme et femme, ni entre signifiant et signifié. Lacan commença par poser qu'il y avait entre eux un rapport *via* la métaphore et la métonymie pour finalement considérer qu'il y avait une barre de non-rapport. Dans cette perspective, ce qui est normal, ce n'est pas l'articulation du signifiant et du signifié. J.-A. Miller conclut en disant : « La norme, c'est l'énigme²¹ ». Il est donc vraiment impossible de pédaler normalement. Voilà sur quoi l'analyste ne doit pas céder, ce qu'il ne doit jamais oublier. C'est le nerf même de sa pratique.

19. Cf. Miller J.-A., « Des gays en analyse ? », *La Cause freudienne*, n° 55, octobre 2003, p. 88 : « Le Witz de Lacan est fait pour montrer que l'Œdipe lui-même n'est qu'une perversion, qu'il n'y a pas la norme, ou que ladite norme n'est pas d'une autre étoffe que la perversion. La voie œdipienne, ce n'est que se tourner vers le père en tant qu'il s'occupe d'une femme, pour la barrer, et aussi bien pour s'en encombrer. »

20. Miller J.-A., « Ouverture. De la surprise à l'énigme », in Miller J.-A. (s/dir.), *Le Conciliabule d'Angers. Effets de surprise dans les psychoses*, Paris, Agalma, 1997, p. 20.

21. *Ibid.*

Dans ce même texte, J.-A. Miller fait de l'analyste un « *surprenneur de réel* ²² ». C'est sa table d'orientation parce qu'il doit savoir que c'est ce qui donnera toujours de la force à son interprétation. Sur fond de non rapport, l'interprétation vient éclairer quelque chose. C'est bien parce qu'il n'y a pas de rapport, qu'il y a un fond énigmatique qui peut faire sidération, que l'analyste doit calculer son interprétation et tenir compte de ce que le sujet pourra en supporter.

Vraie femme ou femme arrangeante

Constatant l'extension sociale du domaine de la norme, Lacan en a conclu assez rapidement, dès les années 1960, que notre monde avait déjà changé parce qu'il n'avait « plus le sens de la tragédie ²³ ». Il n'y a pas de tragédie dans un monde de normes, il faut pour cela un monde de la loi – le héros transgressant la loi malgré lui-même, etc., toute chose obsolète dans un monde normalisé. Il n'y a plus une loi qui fait obstacle au désir et à la jouissance, mais des normes qui tentent de composer avec eux. Cela change notamment la position de la femme. Dans le monde de la loi, la femme, dans son entièreté de femme, selon les mots de Lacan, se campait volontiers dans la fonction qu'il qualifiait de « vraie femme ²⁴ ». Il s'agissait d'une instance redoutable parce qu'elle se spécifiait de ne pas s'arrêter aux obstacles qui retiennent d'ordinaire les hommes, la plupart du temps accrochés aux semblants. L'exemple le plus saisissant en était Médée, laquelle, ne supportant pas que Jason la quitte, tue les enfants qu'elle en avait eu et que pourtant elle aimait. Elle frappait en eux ce qui tenait lieu de voile, de bouchon au non rapport sexuel. De la même façon, Madeleine Gide brûla ce qu'elle avait de plus précieux, les lettres qu'André lui avait envoyées tout au long de sa vie d'homme, parce qu'il était tombé amoureux pour la première fois d'un de ses éphèbes. Ce n'était absolument pas supportable pour elle qui n'avait eu que ça – l'amour et les lettres – mais qui valait à ses yeux plus que tout le reste, et n'était donc pas négociable. La vraie femme ne s'arrête pas au semblant et au tenant-lieu. C'est ce qui fait son côté sauvage, « anticivilisationnel » selon le Freud du *Malaise dans la civilisation*. Elle peut dépasser les bornes, et aller plus loin jusqu'aux limites. Si Médée ne peut plus tenir l'affiche dans un monde où le tragique n'a plus cours, parce qu'il n'y a plus de loi, reste à poser la question de ce qu'elle devient. Lacan y répond non sans drôlerie : la femme va toujours aux limites des choses, mais c'est pour y dessiner un espace vivable. « Toutes les femmes sont folles, qu'on dit. C'est même pourquoi elles ne sont pas toutes, c'est-à-dire pas folles-du-tout, arrangeantes plutôt : au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : de son corps, de son âme, de ses biens ²⁵ ». Il y a un mot qu'il faut faire résonner dans son opposition à la vraie femme, à Médée, c'est la femme *arrangeante*. Cela n'a rien de popote, puisqu'il s'agit d'un réalisme des limites avec ce qu'elles ont de parfois périlleux – le champ sémantique de l'arrangement peut aller de mettre en ordre à voler, duper, contaminer par une maladie vénérienne... *Arrangeante* est un mot du temps de la norme.

Antenne clinique d'Angers – 28 février 2023
Transcription : Guillaume Miant

22. *Ibid.*, p. 12.

23. Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits, op. cit.*, p. 813.

24. Lacan J., « Jeunesse de Gide... », *op. cit.*, p. 761.

25. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 540.